

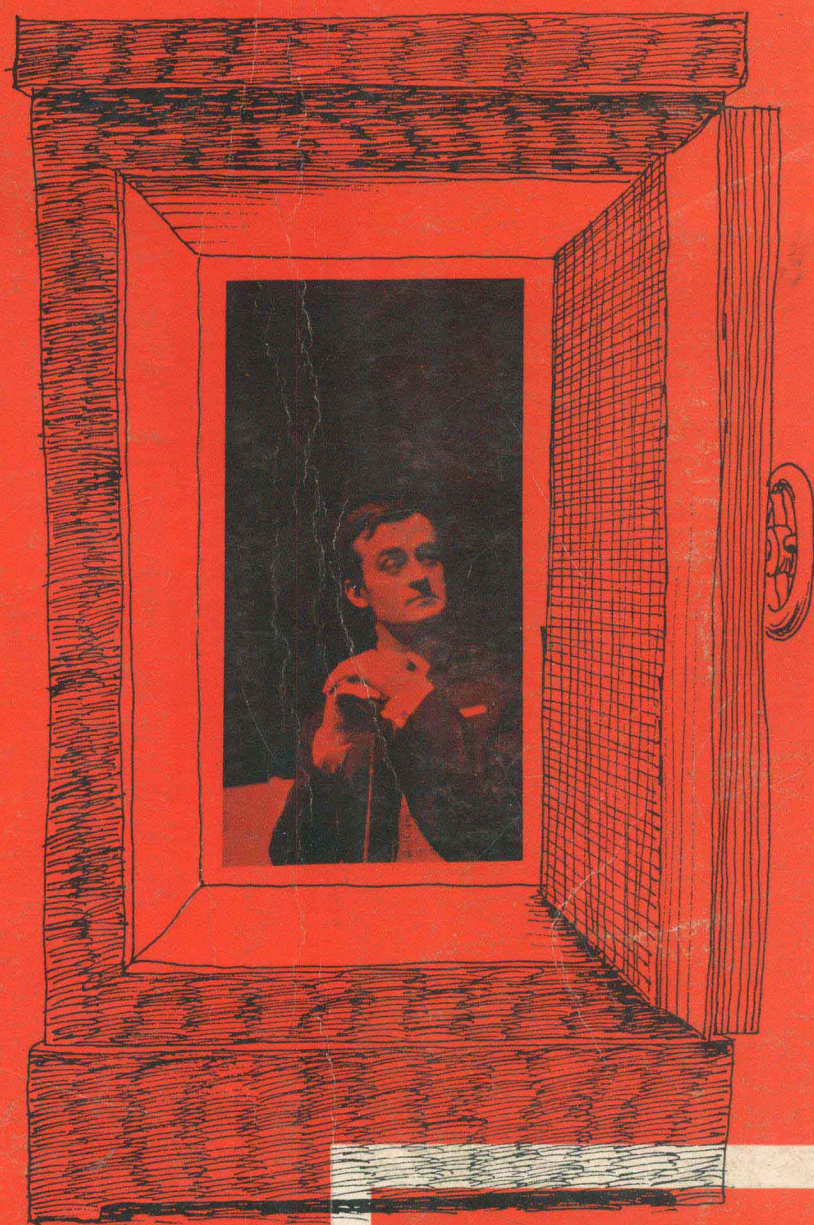
THEATRE

l'Avant-Scène

bi-mensuel n° 345 15 novembre 1965

MONSIEUR ALEXANDRE

JEAN COSMOS



TEP



MONSIEUR ALEXANDRE

Pierre Hatet, André Haber.

COSTA : Et s'il existait un moyen ?

OLPONI : Un moyen ? Pour obtenir quoi ?

COSTA : L'argent. Un moyen rapide et sûr. La fortune au bou



André Haber, Jean Turpin, Pierre Hatet.

KRAFT : Et vous allez le pendre ?

COSTA : Il y compte bien.

KRAFT : C'est dommage, non ? Le pas d'héritier ? *(de la tête)*
Costa lui répond que non. C'est dommage.



Denis Julien, Jacques Bouvier, France Beuler.

CARLTON : Le bâtiment, plutôt... la construction. « Crever pour crever », l'expression sent le chantier. Ou bien encore l'alimentation générale.

LE MAÎTRE D'HÔTEL : Vous avez raison, Maître ! vous avez raison ! Il a une figure de grandes conserves !



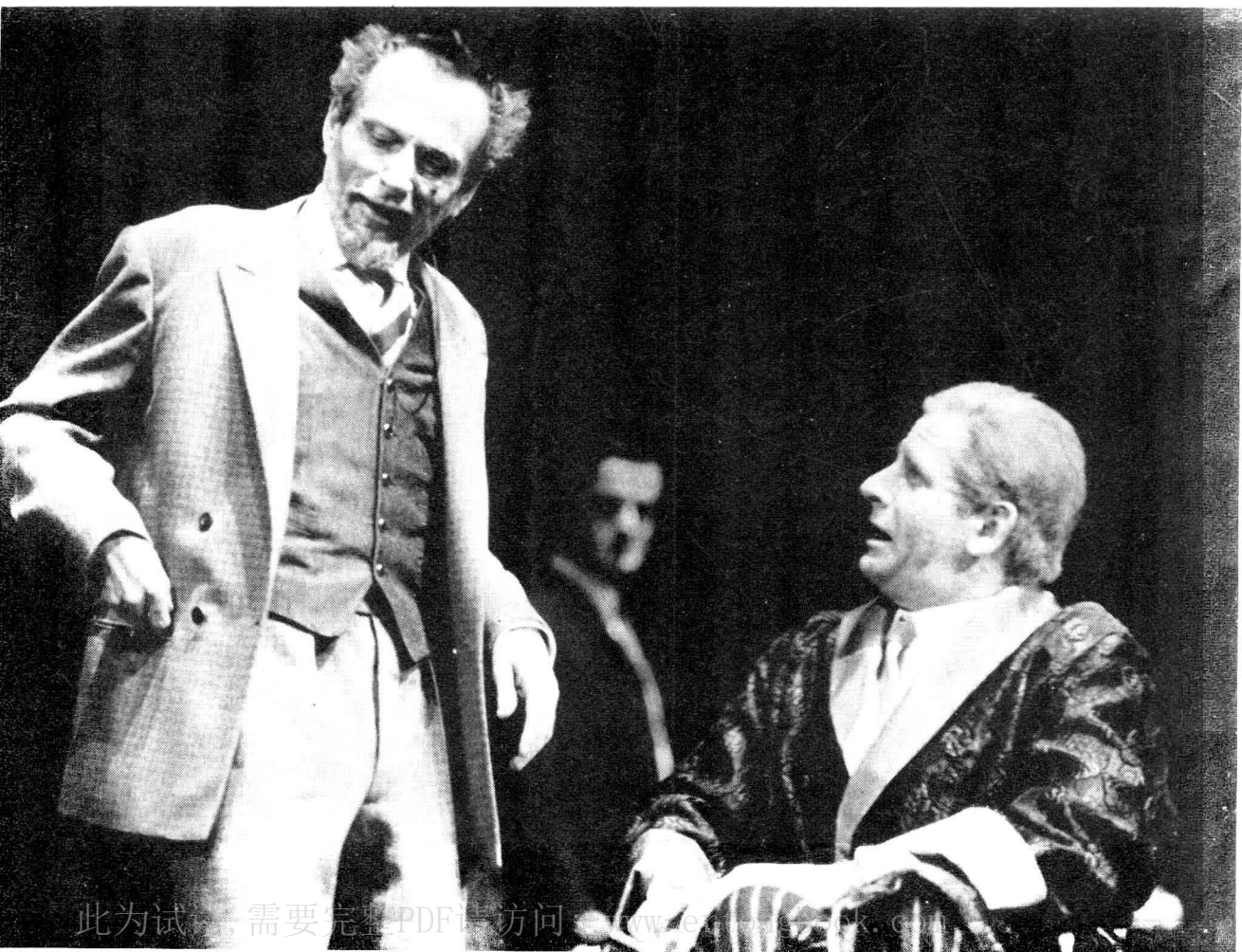
Pierre Hatet, Louis Lyonnet.

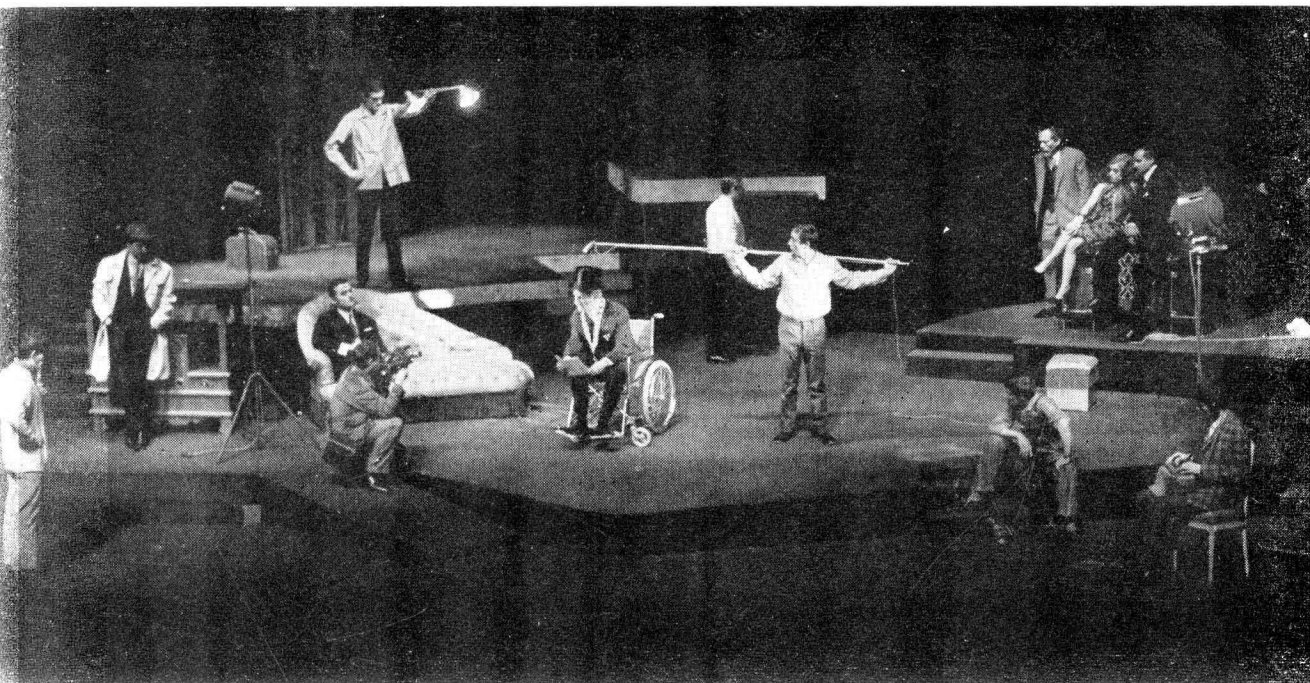
COSTA : ... Pour Monsieur Alexandre, si les Asturiennes tombaient à 95, ce serait comme si toutes les Sierras Cantabriques s'effondraient sur la chanson des ânes et des hommes. *(Témoignage)* Je trouve cela très émouvant.

Raymond Garrivier, André Haber.

OLPONT : Tu veux me faire plaisir, Moder, mais je suis où j'en suis. Dans un mois tu me suivras, avec un chapeau noir, une cravate noire, des chaussures noires. Mais si ! Vous me suivrez tous, le nez dans vos mouchoirs...

*(Reportages photographiques
H. Guérard et Lipnitski)*





Françoise Ponty, Louis Lyonnet.

LÉTITIA : Seigneur ! J'ai porté sur lui un jugement téméraire, et je m'en accuse. Je me sens coupable. J'ai jugé mon prochain et je l'ai mal jugé.



Rémy Darcy, Albert Robin, Jacques Dumontier, Pierre Hatet, Alain Verlaine, André Haber, Jean Turpin, Frédéric Lambre, Jacques Bouvier, Raymond Garrivier, France Beucler, Denis Julien, Jean Signé, Bernard Frémaux.

OLPONT : ... Dans cette perspective et compte tenu de la nécessité corollaire d'assainir les finances sans attenter aux libertés individuelles, je pose en principe fondamental que ma première tâche sera de prendre l'argent, là où l'argent est ! Ains d'ailleurs que je l'ai toujours fait...

André Daguenet, Louis Lyonnet, Jacques Dumontier, Rémy Darcy, Raymond Garrivier, André Haber, Georges Werler, Denis Julien, Bernard Frémaux, Françoise Ponty, Pierre Hatet, Albert Robin.

CARLTON : ... Je lève mon verre à votre succès, cher Alexandre et je tiens à être le premier à vous saluer officiellement, selon votre titre et votre rang. Gloire à notre Gouverneur !





France Beulier, Raymond Garrivier, André Haber,
Louis Lyonnnet, Bernard Frémaux.

FLORA : Ce Claridge, tout de même, je n'en
reviens pas ! Ce n'est pas du tout le genre
d'homme sur lequel j'aurais fondé ce genre de...

M. de... d'après... H. B.

Louis Lyonnnet, Rémy Darcy, Wanda Kerien,
Raymond Garrivier, André Haber,
Georges Werler.

CORNBURG : La gloire, hein, au fond, ce que
c'est ! Ça vous restifie un type...

TOUT PUBLIC POPULAIRE EST UNE ÉLITE EN PUISSANCE

La distinction que certains esprits prétendent établir entre culture populaire et culture pour l'élite est une de ces subtilités fallacieuses qui visent à maintenir, dans le domaine de l'éducation et des loisirs — comme dans tous les autres — les cloisonnements et les inégalités sociales dont une culture véritable est précisément la négation.

Il va de soi qu'une telle ségrégation culturelle trouve ses théoriciens les plus convaincus parmi ceux qui appartiennent aux classes privilégiées et pour qui la culture populaire ne fut jamais que l'indispensable part du feu. On s'étonne davantage qu'elle puisse se voir confirmée, d'une manière indirecte, il est vrai, et pour de tous autres motifs, par des hommes faisant profession de progressisme social, et militant pour l'émancipation des masses laborieuses. C'est pourtant à une position très semblable qu'aboutissent, en fin de compte, ceux qui entendent donner à la culture populaire un contenu spécifique s'opposant à ce qui serait, selon eux, une « culture bourgeoise » sans intérêt ni profit pour le peuple. Car ce faisant, ils dressent entre le vaste public qui les préoccupe et toute une part du patrimoine intellectuel et artistique, une barrière non plus de privilèges mais de refus et de partis pris, qui joue le même rôle stérilisant que les interdits aristocratiques. Leur public est ainsi réduit à ne fréquenter qu'une sorte

de parc réservé à son usage, qu'il risque de prendre pour toute la culture.

Or, le but d'une action culturelle, quelles que soient ses perspectives, n'est assurément pas d'enfermer les esprits dans les limites d'un point de vue particulier, mais tout au contraire de les ouvrir largement à toutes les formes de la vie intellectuelle, qu'elles soient du présent ou du passé, et de leur rendre clairement accessibles les divers domaines de l'art et de la pensée. En matière d'éducation et de culture, l'éclectisme est un devoir parce que condition nécessaire de la formation d'un libre jugement.

Les dangers de ce que l'on a parfois appelé l'« ouvriérisme » au théâtre, en art, en littérature, sont multiples. Ne vouloir offrir à un public populaire que des œuvres en rapport direct avec ses problèmes sociaux ou politiques, avec ses modes de vie, avec son langage ; s'en tenir, par exemple, si l'on parle théâtre, à Brecht, à Sean O'Casey (ou à leur pâles émules du temps), c'est non seulement borner volontairement les découvertes que ce public est en mesure de faire, mais encore le mutiler de tout un faisceau de possibilités, de virtualités qui sont en lui.

Il y a plus grave encore. Ce séparatisme intransigeant, qui ressemble fort à une mise en condition du public populaire, risque de

développer chez celui-ci une certaine forme de bonne conscience et cette paresse d'esprit qui en est l'accompagnement presque fatal. Que servait-il alors de vitupérer le théâtre de boulevard, sa médiocrité satisfaite, ses horizons bornés, si c'était pour aboutir à une impasse du même ordre ? Le théâtre bourgeois, le théâtre de boulevard avait pour fonction de proposer à son public des « valeurs » de tout repos, de véritables rentes viagères pour l'esprit, qui laissaient à jamais en place hommes et choses. Mais le conformisme « ouvrieriste » que certains entendent lui opposer, est exactement de même nature, si son contenu et ses buts sont différents : il tend lui aussi à instaurer une étroite « culture de classe », à développer des valeurs tout aussi rassurantes, à résoudre par avance et dans un climat de manichéisme aussi simpliste que confortable, tous les problèmes qui se posent aux hommes, en leur donnant des réponses schématiques, au sein d'un univers d'images d'Épinal.

Le résultat d'une telle action est donc, en définitive, le contraire de la culture, laquelle doit inquiéter les esprits, troubler les consciences, inciter chacun à remettre tout en question, sans cesse et sur tous les plans : c'est même en cela qu'elle constitue la force de contestation la plus explosive.

Voilà pourquoi le seul vrai problème en cette matière — et il est social, donc forcément lié au problème politique — reste celui de

l'accès à la culture. Et c'est ici qu'il convient de dissiper l'équivoque qui s'attache à l'expression même de « culture populaire » ; équivoque dont jouent également les promoteurs abusés de l'« ouvrierisme » et les partisans d'une aristocratie culturelle.

La notion de culture populaire ne recouvre pas un contenu, mais un objectif ; elle se définit non par ce qu'elle propose, mais par ce qu'elle réalise : à savoir une action de diffusion et de démocratisation appliquée à l'ensemble des biens culturels pour le bénéfice de tous les individus sans exclusive ni distinction aucune. La culture populaire est la forme supérieure de la promotion sociale. Ainsi la seule attitude saine en ce domaine consiste-t-elle à poser pour principe que tout public populaire est une élite en puissance et qu'il importe, en conséquence, de n'imposer à son épanouissement ni limitation ni contrainte.

L'action culturelle suppose au départ, chez ses animateurs, un acte de foi en autrui ; elle ne peut être valable et efficace que si elle fait confiance à ceux à qui elle s'adresse, les tenant à priori pour largement réceptifs et capables de toutes les conquêtes. Cela ne va peut-être pas sans quelque utopisme naïf. Mais que serait l'homme sans l'utopie ? Et toute autre attitude, quels que soient les motifs invoqués, relève du paternalisme intellectuel, cette forme masquée de la ségrégation et du mépris.

Le Tep.

une nouveauté : l'abonnement "DIPTYQUE CINÉMA"

Devant le succès de l'**Anthologie du Cinéma** (supplément mensuel à l'**Avant-Scène Cinéma**) et pour répondre aux demandes qui lui sont souvent adressées « l'**Avant-Scène** » met à la disposition de ses lecteurs, à partir du 1^{er} janvier 1966, une nouvelle formule d'abonnement : en souscrivant un « **Diptyque Cinéma** » ils recevront 11 numéros de « l'**Avant-Scène Cinéma** » et 10 numéros de l'**Anthologie**. (France : 46 F. Etranger : 52 F).

Les abonnés qui ont déjà renouvelé leur abonnement cinéma peuvent compléter l'abonnement « **Diptyque** » en nous envoyant la différence, soit 18 F (Etr. 20 F).

Déjà parus dans l'**Anthologie du Cinéma** : **S.M. Eisentein** par R. Yourenev. **D.W. Griffith**, par Jean Mitry (*). **Flaherty** par Marcel Martin. **Dovjenko** par L. et J. Schnitzer. **M. Ophuls** par Claude Beylie. **A. Korda** par P. Cowie. **F.W. Murnau** par J. Domarchi. **Laurel et Hardy** par J.-P. Coursodon. **Thomas H. Ince** par Jean Mitry. **V. Sjöström** par Bengt Idestam-Almquist.

Les abonnés peuvent se procurer les numéros de l'**Anthologie** en envoyant 1,80 F par exemplaire (Etr. 2 F).

(VOIR CONDITIONS GENERALES PAGE 26)

(*) Fascicule épuisé.

THEATRE DE L'EST PARISIEN
MAISON DE LA CULTURE
(DIRECTION GUY RÉTORÉ)

COMEDIE EN DEUX PARTIES
ET DOUZE TABLEAUX DE JEAN COSMOS

MISE EN SCENE DE GUY RÉTORÉ
MUSIQUE D'ANDRE CHAMOUX

DISPOSITIF SCENIQUE ET COSTUMES
DE BERNARD GUILLAUMOT

CREATION AU TEP
PAR LA COMPAGNIE DRAMATIQUE
« LA GUILDE » LE 2 JUIN 1965



MONSIEUR ALEXANDRE

DISTRIBUTION A LA CREATION

Olponi	André Haber
Costa	Pierre Hatet
Kraft	Jean Turpin
Carlton	Denis Julien
Flora	France Beucler
Le Patron	André Daguenet
Le Maître d'Hôtel	Jacques Bouvier
Le Garçon	Jean Signé (puis Philippe Mottin)
	Bernard Frémaux
Benz	Louis Lyonnet
Cornario	Rémy Darcy
Reporter	Georges Werler (puis Christian Delangre)
Frantz	Raymond Garrivier
	Albert Robin
Moder	Rémy Darcy
Bonna	Jacques Bouvier
Réalisateur	Françoise Ponty
Technicien	André Daguenet
Lætitia	Jacques Bouvier
Grabble	Jean-Jacques Lagarde
Maître de Chant	Wanda Kérien
Orateur	Frédéric Lambre
Lady Pontiac	
L'Homme aux Bretelles	
Hommes du Consortium	
Photographes	
Reporters	
Techniciens T. V., etc.	

Jean Signé
Jacques Bouvier
Frédéric Lambre
Rémy Darcy
Alain Verlaine
Jacques Dumontier

L'EQUIPE DU TEP
GUY RÉTORÉ - ALAIN GUY - ROLAND
POSÉ - ARLETTE TÉPHANY - ETIENNE
GALLOT - PIERRE TAUPIER - ANNE REY -
JEAN-CLAUDE PIGOT - GUY DUCHASSAING -
JEAN SUIRE - JEAN BAPTISTE - SUNO
SARRAU - JEAN TRICHET - ALAIN BANVILLE -
ROGER LEVRON - MICHEL POTIEZ - MARCEL
KELLER - ROBERT AYMARD - RENÉE BAILLET
J.-L. CHERAY - LUC DECAUNES

JEAN COSMOS PAR LUI-MÊME

Né le 14 juin 1923 à Paris (VIII*).

En mai 1940 prépare, au grand jour, l'examen d'entrée à l'Ecole des Arts-et-Métiers tandis que de son côté, et dans l'ombre, le III^e Reich prépare l'offensive des Ardennes. La foudroyante réussite de cette dernière a pour résultat annexe et généralement ignoré des masses de fournir au susdit un prétexte décent à gagner l'Aveyron, terre de ses ancêtres.

De retour dans la capitale, renonce à l'école des Arts-et-Métiers et même à toutes les autres. Brève liaison avec l'administration des P.T.T. Séparation à l'amiable. Un an d'incertitudes diverses, assis sur la branche « Incendie » d'une grande compagnie d'assurances. Service du travail obligatoire. Séparation brusquée. Engagement de six mois dans les bureaux protecteurs du Commissariat à la Reconstruction, mais d'hésitations à le quitter en hésitations à le quitter y demeure dix-sept années consécutives. Intermède troupière en 1945. Marié en 1948 n'a pas changé de femme depuis, ne serait-ce que pour une demi-heure. Trois enfants, tous plus beaux les uns que les autres. Pour ces motifs doit partager sa riche nature de gémellien entre les tâches nourricières et les plaisirs de la plume. Ces derniers lui font prendre trois routes jalonnées de rencontres merveilleuses et souvent déterminantes.

La chanson lui apporte Yves Montand (*Dis-moi Jo, les Mômes de mon quartier*), les Frères Jacques (*Les Faux-Monnayeurs, le Cirque*) et le musicien André Popp qui le fait bifurquer sur la radio (*O Agnès ou la Poursuite sentimentale*, prix de la R.T.F. 1952). Pierre Véry, l'inimitable, puis Pierre Billard, Jean Chouquet, Claude Dupont, le guident alors sur les chemins périlleux de l'apprentissage dramatique et mettent l'amitié dans sa besace, ce bien le plus précieux qui soit au monde.

Mais la passion est ailleurs et s'appelle théâtre. Là encore, c'est au miracle d'une rencontre que tout est dû : Guy Rétoré, chat maigre de Ménilmontant, l'attend au coin de la rue Pelleport. Oh ! les belles années de misère et d'orgueil ! Indigestion de rêves, beuveries de paroles, on joue gratis et on mange la recette ! Et parce qu'il est fou au pays des sages, parce qu'il est opiniâtre au pays des versatiles, parce qu'il est

voyant au pays des taupes, Rétoré dément jusqu'à la parole d'évangile : le voilà prophète en son pays ! Combien croyaient seulement apercevoir, là-haut, les dernières gesticulations d'un homme qui se noie ! Or, il faisait des signes et ceux qu'il appelait sont venus.

Sept spectacles ensemble, sept fois les enfers et pas toujours la résurrection, mais toujours le partage de l'aube suivante, amère ou lumineuse de joie :

- *La Fille du Roi*, rue Pelleport, 1952.
- *La Vie et la Mort du roi Jean*, rue Pelleport, 1954. Tep 1964.
- *Les Grenadiers de la Reine*, Grand Prix des Jeunes Compagnies 1957.
- *Macbeth*, rue du Retrait 1959. Tep 1965.
- *Le Manteau*. Ouverture du Tep 1963.
- *Arden de Faversham*. Tep 1964.
- *Monsieur Alexandre*. Tep 1965.

Et si Dieu le veut, nous aurons peur encore ensemble, et tant que nous aurons peur nous vivrons, puisque c'est cela notre aventure.

Les infidélités :

- *Au jour le jour*, avec François Billetdoux, théâtre de l'Œuvre (1952).
- *Les Béhohènes*, théâtre du Vieux-Colombier, 1962.
- *Des clowns par milliers*, avec Yves Montand, théâtre du Gymnase, 1963-1964.

Ainsi l'amitié se mord-elle la queue : Yves est le premier qui m'ait incité à sortir des gracieux sentiers de la chanson, c'est lui encore qui, le premier, m'ait offert une chance réelle de dépasser les limites du succès d'estime. Et lorsqu'un astre de cette grandeur vous aspire sur son orbite, il semble que du jour au lendemain un peu de notoriété vous choit sur les épaules.

De même l'O.R.T.F., en m'attribuant le Prix Albert-Ollivier pour *Les Oranges*, m'a fait, comme on dit, « bien plaisir ». Quinze millions de spectateurs d'un coup, c'est tout de même un beau cadeau.

Mais l'amour, l'Amour !, reste pour certain théâtre populaire et je souhaite de toute mon âme que les rendez-vous de l'avenir passent encore par la rue Malte-Brun.

GUY RÉTORÉ PAR PAUL-LOUIS MIGNON

né à Paris, le 7 avril 1924.

Il ne sait pas exactement quand le virus du théâtre l'a saisi. Il ne se souvient même pas quand il a eu l'occasion d'aller, pour la première fois, au théâtre.

— *Mes parents n'y allaient pas, et, si je devais citer le spectacle qui m'a causé le grand choc, je*

dirais : « Le Cid » mis en scène par Jean Vilar, au T.N.P., avec Gérard Philipe », c'est-à-dire vers 1951. Or, depuis des années, pendant mes études secondaires, j'avais commencé à faire du théâtre en amateur (sans bien établir de différence entre Shakespeare et Brieux !). Je jouais dans des patronages laïcs.

je montais des pièces avec des camarades. Si bien que, le bachelot passé, j'ai refusé d'aborder des études supérieures avec l'idée arrêtée de devenir comédien. Mais je n'osais le dire tout haut devant mes parents. Je suis entré à la S.N.C.F. et j'ai consacré, désormais, tous mes loisirs au théâtre.

Il fait partie de l'Equipe, la compagnie d'amateurs de la S.N. C.F. dirigée par Henri Demay. Il joue « Le Marchand de Venise », « Les Caprices de Marianne », et suit bientôt le cours de Raymond Girard. Il y travaille les jeunes premiers.

— Je dois à Raymond Girard d'avoir canalisé en moi des forces désordonnées. Il m'a appris à les soumettre aux disciplines essentielles.

Dès la fin de sa première année au cours Girard, il obtient un premier prix dans « Eurydice » d'Anouilh, le rôle d'Orphée.

Il prépare le Conservatoire, se présente affligé d'une laryngite et échoue — ce qui fait dire à Dussane : « Il ne t'a manqué qu'une voix : la tienne ! »

Après un second échec, il renonce au Conservatoire.

— En fait, je n'étais pas du tout classique.

Il est toujours employé à la S.N. C.F. (et y demeurera jusqu'en 1962) quand il fonde la Guilde en 1954.

— Nous avons choisi l'anonymat — l'appellation même de la compagnie le commandait — parce que le théâtre, pour moi, est un art collectif. Nous l'avons abandonné par la suite. Personnellement, j'aurais aimé le garder.

« Nous nous sommes installés au 109 de la rue Pelleport, dans une salle de patronage. Non pas parce que c'était mon quartier, mais parce que — dès l'origine — j'étais persuadé que cela répondait à une nécessité. Aller au théâtre pour qui habitait Ménilmontant, était une expédition. Je l'éprouvais moi-même : il fallait implanter le théâtre à Ménilmontant.

Il commence par réunir des camarades passionnés de théâtre, mais qui n'ont pas l'ambition d'en faire leur métier. Ensuite, il amène des élèves de R. Girard : Arlette Téphany, Raymond Garrivier, Jean-Pierre Bernard. Avec eux, il monte *Le Médecin malgré lui* de Molière, *La Nuit des Fous* de Jean Chatenet et *La Vérité suspecte* de Alarcon, puis, en 1955, *La Fille du Roi* de Jean Cosmos. Ce dernier va devenir le poète de la troupe ; Guy Rétoré, lui, est le metteur en scène.



GUY RÉTORÉ

(Ph. H. Guérard.)

— Si, à partir d'un certain moment, je n'ai plus tenu de rôle, c'est que j'ai besoin de tout mon temps, jusqu'aux heures de représentation, pour administrer la compagnie. Et par « administrer », j'entends en particulier la préparation des mises en scène.

Aux premières années de La Guilde, il doit remplir toutes les fonctions, artisanales et artistiques.

En 1956, des critiques alertés viennent voir, individuellement, *La Vie et la Mort du roi Jean*, de Shakespeare, adaptée par Jean Cosmos. Un article chaleureux de Jean-Jacques Gautier dans « Le Figaro », décide les gens de théâtre à se rendre rue Pelleport. Parmi eux, Marcel Pagnol et Albert Willemetz. Ils demandent à Guy Rétoré de mettre en scène une nouvelle comédie de Pagnol, *Fabien*, aux Bouffes-Parisiens (1956).

— J'ai trouvé dans cette expérience, la confirmation de ce que je pensais : que je ne pouvais m'adapter à ce genre d'activité, que, si je m'y consacrais, je ne ferais pas ce que je voulais faire.

En 1957, La Guilde remporte le Grand Prix du Concours des Jeunes Compagnies avec *Les Grenadiers de la Reine* de Jean Cosmos d'après Farquhar.

— Avec le montant du prix, allions-nous exploiter le spectacle en régulier, à Paris ? Ou

tenter de développer notre effort à Ménilmontant ? Nous avons opté pour la seconde solution.

Pendant deux saisons, il équipe une salle de patronage, au 15 de la rue du Retrait. Il présente *Les Femmes savantes*, de Molière (1958) ; *Macbeth*, de Shakespeare ; *L'Avare*, de Molière ; *Le Menteur*, de Corneille, et *La Double Inconstance*, de Marivaux (1959) ; *Les Caprices de Marianne*, de Musset, et *La Fleur à la bouche*, de Pirandello (1960).

En même temps, il prend l'initiative d'une action culturelle avec des séances de musique, de danse, de cinéma. Travail dur, patient, souvent ingrat.

— Nous n'avions guère de spectateurs. Pourtant certains samedis, le contact a commencé à s'établir vraiment avec le public du quartier.

Ce contact, il s'emploie à le maintenir après avoir été amené à quitter la rue du Retrait : il organise des rencontres accompagnées de lectures de poèmes, de chansons, dans un café désaffecté au 16 de la rue des Amandiers. La Guilde y reste jusqu'à la fondation du théâtre de l'Est parisien (Tep) groupant peu à peu quelque cinq mille spectateurs.

— Nous avons amassé ce capital public lorsque les Pouvoirs publics ont mis à notre disposition le cinéma Zénith, avec la charge d'en faire une Maison de culture.

Le théâtre y est au centre de manifestations cinématographiques, musicales, chorégraphiques.

Après une première saison éclectique (*Le Manteau* de Jean Cosmos, d'après Gogol ; *La Vie et la Mort du roi Jean* de Shakespeare (1963) ; *Les Caprices de Marianne* de Musset, et *L'Ile des Esclaves* de Marivaux ; *La Locandiera* de Goldini (1964). Guy Rétoré illustre le répertoire élisabéthain (*Arden de Faversham* (1964) et *Macbeth* de Shakespeare (1965), puis le thème de l'argent (*Monsieur Alexandre* de Jean Cosmos, et *Turcaret* de Lesage (1965).

Progressivement, la population de l'Est parisien apprend le chemin de son théâtre. La fréquentation des spectateurs ne cesse de croître.

1^{re} partie

tableau 1

la terrasse au-dessus de la ville

Le décor représente une terrasse au-dessus de la ville. Celle-ci est rendue perceptible par un halo de lumière, au loin, dominé par les rectangles nets des façades des buildings, illuminées par places. On dirait de hautes cartes mécanographiques perforées.

Au premier plan, un banc public, faiblement éclairé par un lampadaire désuet en forme de potence. Du lampadaire pend une corde au-dessous de laquelle se tient un homme d'un certain âge, assez misérable d'allure (Olponi). Visiblement, il entreprend de se pendre et c'est la raison pour laquelle il vient d'assujettir la corde à la traverse horizontale de la potence de fonte. Satisfait de constater qu'elle tient solidement, il va chercher une valise, à quelques pas de là, monte dessus et passe la tête dans le nœud coulant, sans ôter son couvre-chef pisseux. Entre un jeune homme (Costa) qui examine la scène d'un œil distrait et va s'asseoir sur le banc. Il ouvre un livre qu'il apportait sous son bras et commence de lire. Olponi se dégage du nœud coulant et vient à Costa auquel il s'adresse sur un ton à la fois respectueux et familier.

OLPONI, *se découvrant.* Jeune homme, permettez-moi de vous informer de ce que je suis en train de me pendre ! (*Il se couvre.*) Et ne m'en veuillez pas si je vous importune par une ultime requête.

(Costa referme son livre et le regarde.)

COSTA. En quoi pourrais-je vous être encore utile, Monsieur ?

OLPONI. En ceci qu'une cigarette me ferait le plus grand bien. A l'article de la mort, la tradition veut qu'on vous l'offre, sans même que vous ayez à la demander. Je ne demande donc rien.

COSTA. Croyez bien, Monsieur, que je suis désolé de ne pouvoir vous satisfaire.

OLPONI, *déçu.* Ah ! (*Il s'assied à côté de Costa.*) Un mal terrible, c'est la soif. Eh bien ! je n'ai pas soif. (*Sourire entendu de Costa qui pense avoir affaire à un ivrogne.*) Une cigarette..., c'est bien peu de chose... Un soir de Noël, ce serait vraiment un tout petit cadeau. Je m'appelle Olponi, Serge, Alexandre, dit Sacha, dit Carlos Silver, dit Boegner, etc. ; j'ai connu la fortune et l'infortune, et vous me voyez présentement au bout de mon sacré rouleau. Pourtant, j'ai souvent couché au Ritz, jeune homme, plusieurs fois, et pas seulement à Londres, mais dans toutes les capitales de l'univers qui ont ce que j'appelle la classe internationale ! Vous ne fumez pas, c'est bien, c'est le signe que vous êtes un bon jeune homme. Pour ce qui est du Ritz, à vrai dire, je n'y ai jamais couché. J'y suis entré, souvent, très souvent, avec de belles valises, de belles femmes et de beaux chiens qu'elles

tiraient à bout de laisse derrière elles — sur le ventre, les salauds, tellement ils étaient gras ! Malheureusement, même les valises ne m'appartenaient pas. Parce que j'étais jeune, j'étais beau ; ces grandes poules me lâchaient un pourboire et... adieu le Ritz ! Vous n'avez vraiment rien sur vous qui puisse une dernière fois contenter un fumeur ? Ne serait-ce qu'une petite chose commencée par un bout ? Bon ! Un excellent jeune homme, quoi ! Eh bien, moi aussi, j'ai été ce que tu es encore ! Mais il y a eu cette grande idée qui m'a tiré toute ma vie vers le Ritz. Avec ça dans le corps, ou bien on devient un Salomon ou bien on devient un Job ! Je devrais m'appeler Job Olponi. Nom de Dieu, puisque vous n'avez rien à offrir à un misérable fumeur dans le besoin, laissez-moi vous dire que vous avez pour moi l'importance d'un trou de balle ou à peu près. (*Il se lève.*) J'ai bien l'honneur de vous abandonner à votre passionnante lecture.

COSTA. Je vous en prie, Monsieur, restez. J'ai terminé mon livre.

OLPONI. Quoi ? Allons, blanc-bec, allons ! Tu le commença à peine !

COSTA. C'est un ouvrage d'une telle concision qu'il a reçu le « Prix International du Livre le Plus Court du Monde ». Et ce qu'il dit ne peut manquer de vous intéresser, en tant que Ritzomane.

OLPONI, *effectivement intéressé.* Ah ! oui ?

(Costa ouvre le livre et lit.)

COSTA. « Qui gouverne le monde ? L'argent ! » (*Il referme le livre.*)

OLPONI. C'est tout ?

COSTA. C'est tout.

OLPONI, *après un instant de réflexion.* C'est trop ! Ton auteur ne connaît pas son sujet. Les quatre premiers mots sont de trop, un seul suffit : l'argent ! Il répond à tout.

COSTA. Vous ne l'aimez pas ?

OLPONI. Dans ma position, jeune homme, tu devrais avoir honte de fouailler le flanc de la vieille bête. J'ai tout essayé, tout ! A quatorze ans, je vendais ma plus jeune sœur à deux marins luxembourgeois. Et tu peux croire que c'est une opération exceptionnelle, compte tenu de la rareté du marin luxembourgeois ! Ma seule bonne affaire dans la famille. Depuis, des hauts et des bas, toujours plus haut, toujours plus bas. Aujourd'hui, j'en suis à ma dix-septième et dernière ruine. (*Il rit doucement.*) « Qui domine le monde ? L'argent ! » (*Il rit plus fort.*) La belle invention ! Ma nourrice me berçait déjà avec cette chanson. (*Il chante sur l'air de : « Fais dodo, Colas, mon p'tit frère. »*) « Qui dodo, domine le monde ? C'est l'a-l'ar, l'a-l'ar, c'est l'argent ! » On a

- tout dit là-dessus et tout écrit, je n'en suis plus aux naïvetés, salut ! Je préfère me pendre. (*Il retourne vers sa corde.*)
- COSTA. Et s'il existait un moyen ?
- OLPONI. Un moyen ? Pour obtenir quoi ?
- COSTA. L'argent. Un moyen rapide et sûr. La fortune au bout.
- OLPONI, *sur la défensive*. Attention, camarade. (*Il revient sur Costa.*) Un petit purotin, sans un mégot en poche, qui vient vous proposer la fortune en douce, comme une partie de cinéma cochon, attention !
- COSTA. Je connais un système.
- OLPONI, *furieux, l'agrippant au collet*. Tu veux que je t'écrabouille, dis ! Tu veux que je te fasse péter le foie à coups de talon ? (*Très calme, tout à coup.*) Si tu connaissais le système, tu serais au Ritz. (*Il le lâche.*)
- COSTA. J'ai seulement dit que j'en connais un. Théoriquement infaillible.
- OLPONI, *concentré, scrutant la bonne foi de Costa*. Dites-moi, mon cher, vous blaguez ? Ou bien parlez-vous avec toute la gravité que requiert le sujet ? C'est que je me méfie des théories qui naissent dans vos cervelles, petits jeunes gens, entre deux cours d'économie politique. Surtout lorsqu'elles sont réputées infaillibles.
- COSTA. De toute façon, vous alliez vous pendre. Et je vous propose la fortune.
- OLPONI. La fortune, ouais ! La fortune ou les tétons de la bonne, pour vous, pas de différence : un problème dont vous rêvez tout éveillé et pour lequel vous saurez toujours griffonner une solution dans vos étroits petits crânes bourrés d'intelligence ! La fortune, Coco, ce que moi j'appelle *la fortune*, j'ai baisé ses lèvres et c'est de ça que je ne me suis jamais relevé. Allez ! Ne perds pas ton temps à cocufier la vie avec tes calculs imbéciles. Retourne avec les tiens, mon gars ! Retourne d'où tu sors ! Allez ! A l'Université !
- COSTA. Je ne sors pas de l'Université. Je sors de prison.
- OLPONI. Méfie-toi, je les connais toutes ! Je pourrais écrire le « Baedeker » des prisons. Laquelle ?
- COSTA. « Mimosa Center ».
- OLPONI. Nom de Dieu ! Une trois étoiles ! Réponds-moi vite : qu'est-ce qu'on voit tout de suite en entrant ?
- COSTA, *vite*. Un tilleul.
- OLPONI. Derrière le tilleul ?
- COSTA. Un portique avec des agrès pour les enfants du directeur.
- OLPONI. Combien d'enfants ?
- COSTA. Huit.
- OLPONI. Le salaud, il en a encore fait deux de plus.
- COSTA. Il s'ennuie.
- OLPONI. Où sont les mimosas ?
- COSTA. Dans la cour des perpétuels. Il y en a deux. Le plus grand mesure soixante centimètres. On taille tout ce qui dépasse pour orner la table du directeur. L'autre ne voit jamais le soleil, il a crevé depuis longtemps. On dirait le squelette d'une main qui sort de terre.
- OLPONI. Ce qui me la coupe, c'est que tu n'aies même pas appris à fumer là-dedans.
- COSTA. J'échangeais mes cigarettes contre des livres. C'est dans l'un d'eux que j'ai découvert le truc.
- OLPONI, *sceptique*. Dans un livre ? Et tu voudrais me faire croire que c'est un bon truc, « théoriquement infaillible » ?...
- COSTA. Lorsque vous m'avez dit votre nom, j'ai compris que la Providence se mêlait de mes affaires. Le héros de la fable s'appelle Volpone et vous, Olponi. (*Il répète en exagérant l'assonance.*) Volpône... Olpôni !... C'est un signe, non ?
- OLPONI. Un signe et une fable, ça me paraît assez fragile comme assises pour bâtir là-dessus le temple du Seigneur Pognon. On marche comment, tans ta combinaison ? Fifty-fifty ?
- COSTA, *évasif*. L'expérience me tente ; seul, je ne puis la mener à bien. Je n'exige aucun pourcentage.
- OLPONI, *méfiant*. Tu veux me rouler, camarade ? Laisse-moi t'avertir : j'ai derrière la tête un œil qui voit tout ce qu'on trafique dans mon dos.
- COSTA. Le poisson-pilote ne dispute pas ses proies au requin, patron. Il les conduit vers l'immense appétit de son maître et se nourrit du nuage de miettes qui flotte à l'entour de sa grande gueule.
- OLPONI. Si tu m'appelles « patron », trouve quelque chose de plus distingué pour parler de mon bec.
- COSTA. Et « requin », Monsieur ? Cela vous choque-t-il ?
- OLPONI. C'est un mot bien flatteur pour le pauvre hareng que tu pêches aujourd'hui.
- COSTA. Cette ville, derrière nous, s'assoupit sans devenir que nous l'observons avec les yeux d'un roi qui a décidé sa conquête. Ils sont des milliers, des dizaines de milliers. Chacun d'eux est une goutte de la source généreuse où nous allons boire, chacun d'eux ressasse le compte de ses trésors, avant d'éteindre sa lampe. Et la procession se prépare !
- OLPONI. La procession ?
- COSTA. Vous les verrez à votre porte, l'œil fiévreux, les mains pleines. Ils viendront le sourire aux lèvres. Vous n'aurez rien de plus à faire qu'à demeurer assis et ils s'inclinent devant vous et ils vous offriront ce qu'ils estimeront posséder de plus précieux.
- OLPONI, *ironique*. L'or, l'encens et la myrrhe ! Et je leur ferai comme ceci... (*Il bénit l'air devant lui.*) Et le premier qui lève le nez pour regarder mon auréole, foudroyé, nom de Dieu !... (*Sérieux.*) A t'écouter, sais-tu ce que je crois, l'archange ? Je crois que je me suis pendu par inadvertance. (*Il se remet.*) Ça ne fait rien : donne-moi seulement le principe et je me charge de te dire ce que ça vaut sur le marché.
- COSTA, *réticent*. C'est une idée de poète.
- OLPONI. Assez tourné autour du pot. Ce qu'on va vendre, c'est quoi ?
- (*Entre un quidam qui fume la pipe. C'est un promeneur qui profite de l'après-dîner pour se détendre. Il ne prend pas garde au couple. Costa entraîne Olponi à l'écart.*)
- COSTA, *bas*. Cet homme va me permettre de vous répondre, patron.
- OLPONI, *fort*. Comment ça ?
- COSTA, *bas*. Chut ! Parlez bas ! N'intervenez en rien, sinon de temps à autre par quelque signe d'approbation. (*Il conduit Olponi jusqu'au banc et l'oblige*

à s'y asseoir.) Assis. Aucun mouvement. Si cet homme vous offre sa pipe à fumer, marcherons-nous ensemble ?

OLPONI, fort. Bon Dieu, sa pipe ! *(Plus bas, sur l'injonction muette de Costa.)* Vas-y ! Et tu peux croire que j'ouvre l'œil et l'oreille. Car si tu m'apportes ce que tu dis, tout est possible avec toi, Coco ! Vas-y !

(Costa marche vers la corde, ignorant à dessein l'homme. Cependant, il organise sa trajectoire de manière qu'il soit vu de lui. Lorsqu'il est au pied de la potence, il s'assure de la solidité de la prise.)

COSTA. Dès que vous vous sentirez mieux, patron, nous pourrions y aller. Vous n'aurez qu'à passer la tête, moi je ferai sauter la chaise d'un coup de pied et... hop ! le temps de compter jusqu'à trois, vous voici délivré ! Moi, voyez-vous, à votre place, j'aurais préféré une balle dans la tête ou une dragée au cyanure. Enfin, c'est vous qui décidez. Puisque vous tenez à vous pendre, caprice de malade, caprice de milliardaire, bon, marchons ! Mais pour ce qui est d'accepter l'héritage, holà ! non, rien à faire ! Demain, à l'heure où les premiers crieurs de journaux lanceront la nouvelle, on m'aurait déjà passé les menottes : « Puisque tu hérites, c'est que tu as fait le coup ! » Mourez donc sans héritier ; ce ne sont pas vos milliards perdus qui ajouteront à ma peine. *(Subjugué, le quidam s'est approché. Costa continuera de l'ignorer jusqu'à sa première réplique. Il regarde Olponi, affectant une profonde émotion. Costa bute sur le quidam.)* Monsieur...

LE QUIDAM, montrant Olponi du doigt. Milliardaire ?

COSTA. Eh oui !

LE QUIDAM. Et vous allez le pendre ?

COSTA. Il y compte bien.

LE QUIDAM. C'est dommage, non ? Et pas d'héritier ? *(De la tête, Costa lui répond que non.)* C'est dommage.

COSTA. Vous écoutiez ?

LE QUIDAM. J'ai entendu... comme ça.

COSTA. Olponi, le milliardaire, vous connaissez ?

LE QUIDAM, qui ment. Hein ?... Euh..., oui, oui..., je le reconnais.

COSTA. Je suis son médecin personnel, infirmier, confident..., un peu tout, quoi ! Vous me donnez un coup de main ou vous vous contentez de regarder ?

LE QUIDAM. Je vous aide. Mais, si vous le permettez, lorsque nous en serons..., enfin, lorsque ce sera désagréable, je tournerai le dos. *(Chacun d'eux cueille Olponi sous une aisselle et sous une cuisse. Ils le soulèvent.)* Non mais, franchement, ce que c'est dommage ! *(Ils le reposent.)*

COSTA. Le cœur n'est plus qu'une bulle. Ça tire à droite, à gauche. Tachyrythmie asystolique, etc. Il souffre. Alors, n'est-ce pas, que pourrait-il attendre de plus de la vie, sinon qu'on l'en débarrasse ? *(Ils le reprennent.)*

LE QUIDAM. Comme ça, sans héritier !...

COSTA. Et bon ! mais bon ! vous n'imaginez pas ! On l'a sauvé dix fois ! Et, chaque fois, il a fait un don colossal. Vous connaissez le « Mayfair Hospital » ? Eh bien, c'est lui. Par reconnaissance. Il était perdu, le professeur Langström lui offre une cigarette — le tabac est sa seule gourmandise — pof ! un hopital !

LE QUIDAM. Le tabac ? *(Il lâche Olponi.)* Mais dites donc..., et ma pipe ?...

COSTA. Il y a quatre ans, Monsieur, le tabac faisait encore son petit effet. Aujourd'hui...

LE QUIDAM. Comme c'est dommage !

COSTA. Quoique la pipe..., nous n'avons jamais essayé.

LE QUIDAM. Ah ! *(Il lâche Olponi, qui retombe sur le banc. Il lui parle très fort, comme il est malencontreusement d'usage avec les personnes mal en point.)* Ma pipe, dites..., ça vous intéresse, ma pipe ?

COSTA. Ne le brusquez pas.

LE QUIDAM. C'est de la bruyère, de la racine de bruyère ! Sélectionnée !... Culottée au vieil alcool. Prenez-la.

COSTA. Elle est bourrée ?...

LE QUIDAM. Avec mon mélange. Du spécial. C'est très doux..., un vrai mélange pour cardiaques. Allez-y ! *(Olponi tire une bouffée.)* Regardez ! On dirait un enfant qui tête !

OLPONI. Je me sens mieux. Bien. Presque bien. *(Il se lève.)*

COSTA. Miraculeux ! C'est un miracle ! Je vous emmène.

OLPONI. J'ose dire, Monsieur, que vous me sauvez la vie et ça me fait bien plaisir. Rentrons, Coco. Le fond de l'air est frais. *(Le quidam se dépouille de sa veste.)*

LE QUIDAM. Si vous permettez... *(Il la jette sur les épaules d'Olponi.)* C'est si peu de chose.

OLPONI. Encore merci. *(Geignard.)* Aide-moi, mon cher. Une veste, ça va, mais deux, c'est bien lourd à porter. *(Ils sortent.)*

LE QUIDAM, qui les suit un instant en criant. Hep ! Mon nom, c'est Kraft ! Tony Kraft ! J'habite... *(Il revient, tout absorbé.)* Ils verront l'adresse sur mes papiers, dans mon portefeuille, avec mon nom et tout ! Bon sang ! j'ai eu de la chance. Je ne demande pas un hôpital. Simplement où me loger, moi, la femme et les mômes. Simplement ça..., vers le lac. Et un petit bateau pour la pêche. Avec un moteur. Qu'est-ce que je ferais d'un hôpital ? Qui me le rachèterait ? Tandis qu'un bon moteur, derrière un bon bateau... Qu'il écrive seulement mon nom sur son papier : « Je lègue à Kraft Antoine, du quartier de la Vieille-Tannerie, receveur au dépôt d'autobus 144, de quoi s'acheter... » C'est rien, pour lui, une villa de six pièces, et un bateau à moteur... Est-ce que j'ai hésité, moi, à lui donner ma pipe ? « De quoi s'acheter un lac... » Anna, ma vieille, aujourd'hui, tu peux dire qu'on a de la chance. Tu peux dire qu'il va falloir changer de ton avec moi, ma vieille !... Peut-être bien qu'il va y avoir des jeunesses à me tourner autour, à présent. Si tu veux monter dans mon bateau, bouche cousue, Anna. Une sacrée chance, oui, que j'aie pu l'obliger à fumer ma pipe ! *(Il sort.)*

tableau 2

l'auberge

C'est un lieu élégant, discret et peu fréquenté, organisé en petits boxes ou salons particuliers. Olponi et Costa achèvent de prendre un repas que l'on peut juger copieux par l'abondance des plats et accessoires qui encombrant encore leur table, au

premier plan. Sans être cossue, leur mise est infiniment plus décente qu'au premier tableau. Un maître d'hôtel et un garçon, désœuvrés, les observent avec toute l'indifférence de leur profession, prêts néanmoins à intervenir au premier claquement de doigts.

OLPONI. Inquiet, inquiet, oui ! Chez le tailleur, tu avais été parfait... Mais avec le marchand de voitures, holala ! La Rolls me paraissait très convenable.

COSTA. Je n'aimais pas la couleur.

OLPONI. Il n'empêche que, lorsque j'ai vu que tu changeais encore, je me suis dit : « Aïe, aïe, aïe ! Il va trop fort ! »

COSTA. Jamais ! La beauté du système, c'est qu'on ne va jamais trop fort !

OLPONI. Je crois que nous allons nous amuser un brin, tous les deux, camarade. Est-ce qu'on ne pourrait pas redemander du champagne ?

COSTA. Non, patron. Aucune sollicitation directe. A partir de maintenant, une seule règle : attendre ! La patience doit être l'huile de la formidable machine que nous avons mise en route.

OLPONI. « Attendre » ! « Patience » ! Qu'est-ce que tu viens me chanter là ? Je suis pressé, moi. Ton histoire marche bien, c'est encore tout frais, personne n'a porté le pet, profitons-en !... Mettons qu'on tienne ici une semaine, il n'est pas « trop tôt » pour ramasser le maximum.

COSTA. Nous en reparlerons dans un an.

OLPONI. Dans un an ? Nom de Dieu ! qui est-ce qui commande, ici ? C'est toi le milliardaire ?

COSTA. D'accord, patron. C'est vous. *(Il se lève, très calme.)* Je vous laisse payer la note.

OLPONI. Pas d'emballement, Coco.

COSTA. Je m'appelle Costa ! Et je pense qu'il serait bon que vous me donniez du « docteur », de temps à autre, ne serait-ce qu'aux fins de décourager le reste du corps médical de mettre le nez dans nos affaires.

OLPONI. On fera comme tu voudras, toubib ! On restera si tu crois que c'est bon pour nos trafics. Mais ouvre l'œil. Quand ça tourne mal, il y a des signes dans l'air. En 1929, un certain mercredi d'octobre, tu serais entré comme je l'ai fait dans la Bourse de New York, tu n'y aurais vu goutte. Tout baignait dans l'huile. Et le lendemain jeudi, c'était un bain de merde : le jeudi noir de Wall Street ! Ruine et désolation : même les patrons devenaient chômeurs ! J'ai vu de gros bonnets sauter par les fenêtres des buildings, trois par trois, en se donnant la main, un sourire effaré sur leurs faces de lune. Les plus gros bonnets ! Ouais ! Octobre 29 ! Ma sixième ruine ! Depuis ce temps-là, je me méfie des jeudis. Ouvrir l'œil ! Il y a des signes. J'ai soif.

COSTA, qui, indifférent, a ouvert un calepin. Il nous faut un appartement : j'ai quelque chose en vue. Du personnel : je ferai passer une annonce. Vous avez une préférence pour un style d'ameublement ? Régence française ? Renaissance anglaise ? Chippendale ?

OLPONI. Jamais eu le temps de m'occuper de... Attends ! A Brème, dans je ne sais plus quel hôtel, il y avait un canapé bleu, avec des ressorts, mon ami !... Voilà ce que j'aime..., les canapés bleus avec des bons ressorts... et les petites femmes qui rigolent dessus, les pattes en l'air.

COSTA. Oui. Nous aviserons plus tard pour ces dames. *(Quelque chose attire particulièrement son attention.)* Important, ça ! Très important !

OLPONI. Quoi ?

COSTA. Les cartes de visite ! *(Dans un cabinet particulier voisin, un couple est entré depuis quelques instants. Le maître d'hôtel et le garçon s'empressent d'aller à eux.)* Elles nous tiendront lieu de passeport. Voyons un peu ce qu'elles diront ?...

(L'attitude de l'homme est clairement celle d'un habitué des lieux. Il se nomme Carlton et le personnel n'oublie jamais de l'appeler « Maître », car il est avocat.)

CARLTON. Comme d'habitude : caviar noir, langouste grillée, tarte...

LE MAÎTRE D'HÔTEL, le coupant. Je m'excuse, Maître, mais je ne vous conseille pas le caviar, aujourd'hui.

CARLTON. Tiens !

LE GARÇON. Plus de caviar.

CARLTON. Comment ça, plus de caviar ?

LE GARÇON. Il y a deux types qui ont tout raflé à côté.

LE MAÎTRE D'HÔTEL, au garçon, sévèrement. Je suis assez grand pour savoir ce que j'ai à dire. Allez ! *(Le garçon sort ; le maître d'hôtel redevient tout sourire.)* Nous pourrions toujours vous satisfaire, Maître. Pour vous, il y a toujours du caviar..., mais je ne vous le conseille pas. *(Il lui parle à l'oreille.)* Quant à la langouste, la dernière était magnifique.

CARLTON. Je n'ose pas comprendre. La langouste ? Mais quels goinfres avons-nous pour voisins ?

LE MAÎTRE D'HÔTEL. Vous avez peut-être remarqué leur voiture ?

CARLTON. Ah ! oui ?... Cette grande chose indécente... Mauvais goût, mais... On peut connaître l'identité ?

LE MAÎTRE D'HÔTEL. S'ils règlent par chèque, Maître, je me ferai un devoir...

CARLTON. Simple curiosité. Faites vite, j'ai une conférence à seize heures.

LE MAÎTRE D'HÔTEL. Bien, Maître. Oui, Maître. *(Il sort.)* *(Costa, qui a griffonné durant tout ce temps des esquisses de cartes de visite, se lève pour communiquer à son compère le fruit de son étude.)*

COSTA. Voici, patron.

OLPONI, lisant. « S. M. Alexandre. » S. M. ? Pourquoi S. M. ?

COSTA. A nouveau nom, initiales nouvelles ! L'important est qu'elles frappent l'imagination ; ne serait-ce que pour les fleuristes, il est amusant qu'on puisse vous prendre pour une quelconque majesté : Sa Majesté Alexandre ! Olponi est mort, patron ! Dissous, volatilisé, un souvenir et rien de plus.

OLPONI. Ah ! bon.

COSTA. Oui. C'est plus sage. Je vous laisse un instant pour passer commande à l'imprimeur. *(Sortant. Costa croise le garçon qui vient aux nouvelles. Au garçon.)* Le téléphone ?

LE GARÇON. Je vous y conduis.

(Le maître d'hôtel revient trouver Carlton, poussant une petite table roulante sur laquelle sont les terrines et condiments.)

CARLTON. Ces gens..., déjà vus ?

LE MAÎTRE D'HÔTEL. D'après moi, c'est quelqu'un, je veux dire... une personne tout à fait haut placée dans quelque chose d'important. A mon avis, Maître, c'est du pétrole, ou du cinéma : ça cause milliards comme moi je cause d'un rhume. Oui, oui !... Le vieux n'a pas de santé.

CARLTON. Pas de santé, mais de l'appétit !

LE MAÎTRE D'HÔTEL. Trop. Maître ! Dix fois trop ! D'ailleurs, son médecin personnel lui a dit vingt fois de ne pas exagérer et il a répondu : « Crever pour crever, j'aime mieux ça que me pendre ! » Ça n'est pas très distingué, bien sûr, c'est ce qui me fait penser au pétrole.

CARLTON. Le bâtiment, plutôt... La construction. « Crever pour crever », l'expression sent le chantier. Ou bien encore, l'alimentation générale.

LE MAÎTRE D'HÔTEL. Vous avez raison, Maître ! Vous avez raison ! Il a une figure de grandes conserves ! Les tournedos ? Bleus, saignants, à point ? Bleus, vous avez raison.

CARLTON, à sa compagne. Et vous, ma chère ?

FLORA, qui rêvait. Blond. (Réalisant.) Oh ! Excusez-moi. Comme pour vous, mon ami, comme pour vous.

(Le maître d'hôtel sort. La cabine téléphonique jouxte le box occupé par Carlton. Costa parle fort, se souciant peu d'être entendu.)

COSTA, à l'appareil. Gravées, oui, bien sûr, gravées !... Et vous livrez au Ritz. (Carlton, visiblement, s'intéresse à la conversation. C'est d'abord assez discret, puis, progressivement, cela va jusqu'à l'espionnage pur et simple, l'oreille collée à la cloison.) Au fait ! Vous disposez bien de la série de poinçons des principales décorations ? Attendez, j'ai sous les yeux la liste de celles que nous désirons sur nos cartes. (En fait, il l'invente.) Voilà : le Mérite de O'Higgins, le Phénix de Grèce, le Million d'Éléphants du Laos, l'Ordre du Bain, l'Osmanli Turc et... la Médaille des Evadés ! C'est tout. (Il se ravise.) Ou plutôt, non ! Vous avez bien la Légion d'honneur française ? Alors, vous me la mettez aussi. Grand-Croix, ce sera parfait ! M. Alexandre compte sur vous. Sa santé est, hélas ! des plus précaires. Nous devrions être à New York, mais l'avion l'a déjà tellement éprouvé qu'il se pourrait que nous restions quelques jours ici. Les derniers de sa vie, peut-être. Eh oui, eh oui, le cœur comme une bulle : ça tire à droite, à gauche ; ses milliards n'y peuvent rien et il n'aura même pas d'héritier pour se réjouir de sa disparition. Donc, soignez-le bien, il vous en sera reconnaissant. Merci. C'est ça, oui, vous aussi, mon ami, meilleure santé, meilleure santé. (Il raccroche.)

(Le maître d'hôtel avait rejoint Carlton, à l'écoute. Ce dernier se redresse et fusille l'employé du regard.)

CARLTON. Mais dites donc, vous !

LE MAÎTRE D'HÔTEL. Vous auriez pu laisser passer un mot ou deux, Maître. Je...

CARLTON. Oui, oui, allez.

LE MAÎTRE D'HÔTEL. Bien, Maître. Encore une fois, je ne cherchais qu'à rendre service. (Il sort.)

(Carlton, de mémoire, note fébrilement des bribes de la conversation entendue sur son carnet. Le garçon apporte les tournedos. Flora lui montre beaucoup d'intérêt. Il sort, très digne. De l'autre côté de la cloison, Costa a rejoint Olponi.)

OLPONI. Tu as commandé les cafés ?

COSTA. Un seul. Le mien.

OLPONI. Quoi ?

COSTA. Votre cœur ne le supporterait pas. Par contre, j'ai demandé la note. (Une religieuse qui fait la quête dans l'établissement est du côté de Carlton qui se fouille pour lui trouver une petite pièce. Plus généreuse, Flora y va d'un billet cueilli dans son sac.) Nous donnons une soirée, au Ritz, dans cinq jours. J'établirai demain la liste des invités.

OLPONI. Les soirées m'ennuient.

COSTA. Ce que nous allons faire ne peut se confondre avec une partie de plaisir. Il vaudrait mieux y renoncer dès aujourd'hui que de l'envisager dans l'amateurisme et la détente, patron.

(Entre le patron de l'établissement, suivi du maître d'hôtel qui apporte une bouteille rarissime.)

LE PATRON. C'est un honneur pour moi, Monsieur..., pour mon établissement... Cela me ferait infiniment plaisir que vous acceptiez... (Montrant la bouteille.) C'est du bon !

COSTA. Jamais d'alcool, Monsieur.

OLPONI. Une fois en passant, tout de même.

COSTA, au patron. N'insistez pas. Le cœur comme une bulle, tachycardie asystolique, vous le tueriez. L'addition, s'il vous plaît. (Bas, au patron.) Seul au monde, pas d'héritier, et bon comme le pain !

(Le maître d'hôtel, cérémonieux, s'avance, portant la note sur un plateau. Le patron pose la main dessus. De son côté, abandonnant son poste, Carlton file au téléphone.)

LE PATRON. C'est pour moi !

(La sœur quêteuse s'approche de la table d'Olponi.)

COSTA. Ne le vexez pas. (Enjoué.) Monsieur Alexandre, nous étions sans le savoir les invités de la maison. (Au patron.) Il est ému. J'espère qu'il ne va pas nous faire une syncope. (Apercevant la sœur.) Ah ! ma sœur ! Quelque chose pour vous ! (Il prend la note sur le plateau, colle un stylo dans la main d'Olponi.) Signez, s'il vous plaît. (Olponi s'exécute.) Merci. (Il plie la note et la jette dans l'aumônière de la quêteuse.) Vous la vendrez aux enchères : elle est signée Alexandre !...

(Carlton appelle depuis la cabine téléphonique. Assez agité. La quêteuse sort, ravie.)

CARLTON, au téléphone. Moi aussi, j'étais à table ! Et je me suis dérangé ! Dites-lui que c'est très important. (Costa et Olponi sortent, suivis du patron et du maître d'hôtel. Seule reste visible la cabine téléphonique, la pénombre gommant le reste du décor.) Allô ! Max ?... Il m'est impossible d'être clair au téléphone, mais je crois utile, et même très utile, de convoquer le groupe le plus tôt possible. Parce qu'il nous est arrivé de l'argent frais, mon vieux ! « Beaucoup » me paraît un mot faible en l'occurrence ; un minimum de neuf zéros, sûrement d'avantage. Je vous répète qu'il est très difficile d'être précis, je ne suis pas chez moi et... J'ignore les intentions de la personne en question, mais ça descend au Ritz, c'est couvert de décorations et ça se nourrit de caviar... Dans la conjoncture actuelle, il me paraît donc nécessaire de veiller au grain... Voilà ! Très bien ! Faites comme ça, Max..., personne n'aura à le regretter, mon vieux, personne !

tableau 3

une conférence importante

Carlton fait maintenant face à un groupe d'hommes vêtus de noir, dont le visage est quasiment un masque duquel s'échappent de temps à autre des bouts de phrases impersonnels et concis.

CARLTON. Je me résume, Messieurs. Oui ou non, serait-il opportun de laisser l'initiative de ses mouvements à cette énorme masse financière soudainement apparue sur le marché ? Ou encore : oui ou non, m'accordez-vous licence, au nom du consortium, de manœuvrer de telle sorte que ce potentiel —